

Pascal MARMET

Commandant
François Chanel,
36 quai des orfèvres

M+ ÉDITIONS
12 rue de la Part-Dieu
69003 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN : 978-2-38211-159-8

Avant-propos

Le commandant Chanel existe.

Bien évidemment, il ne s'appelle pas Chanel.

Tout comme moi, il dînait, seul, à la terrasse du restaurant « Chez Paul » de cette Place Dauphine qui s'ouvre sur la Cour de cassation, juridiction la plus élevée de l'Ordre judiciaire française.

Par le miracle du hasard, nous avons fait table commune pour rendre service au serveur qui souhaitait ajouter une table à un groupe de touristes. Pour nous remercier, le patron nous offrit deux verres de bourgueil, « un millésime d'excellence » avait renchéri le serveur tout sourire.

En enfonçant son regard dans le mien tout en levant son verre, mon voisin « malgré lui » m'a demandé sans détour dans quel secteur d'activité j'œuvrais. À ma réponse, ses pupilles facétieuses se sont éclairées en lanterne.

Le temps d'un face-à-face et d'un bon cru en garde à vue, une amitié est née. Rencontrer un auteur l'amusait, je crois. Moi, j'espérais depuis longtemps entrer de plain-pied dans le polar. Ce fut un cadeau fortuit et à bonne température, un présent comme aime parfois le servir dame chance.

Jusqu'à minuit passé, le crime et le bon vin furent notre affaire.

Sans façon, et avec toute la gentillesse qui le caractérise, ce commandant atypique m'a ouvert les portes du 36 quai des Orfèvres et certains dossiers dont la presse ne s'était jamais fait l'écho. Il avait une condition non négociable : taire à jamais son nom.

Promesse tenue, et il n'en attendait pas moins de moi. Promis juré, ses confidences resteront cerclées du sceau du secret.

Les clés de l'écrivain étant l'observation, j'ai photographié du bout des cils un monde à jamais disparu puisque le célèbre 36 est installé désormais aux Batignolles depuis août 2017 au 36 rue du Bastion, dans un blockhaus de verre haut de cent soixante mètres, au bord du maussade périphérique nord. Pour la bonne compréhension du lecteur, nous situerons l'action de roman au mois d'août 2015.

Le succès des premières apparitions de François Chanel dans « *Tiré à quatre épingles* » et « *Exécution* » m'a donné des munitions pour poursuivre l'aventure sur des enquêtes abouties, proche de la réalité et du quotidien de ces hommes tout terrain.

Et surtout à un jet de pierre du quai des Orfèvres tout en conservant le vocabulaire si spécifique à cette profession de foi pas comme les autres. Oui, à un jet de pierre, comme le cousait le maître du roman policier, Georges Simenon.

Les quais de Seine, la Samaritaine, le Pont-neuf, la place Dauphine... Tous ces lieux sont bel et bien sous nos yeux.

On pourrait presque y croiser le commandant Chanel.

Il suffirait de s'installer à la terrasse du restaurant « Chez Paul ». Et avec un peu de chance et un bon verre de bourgueil millésimé... peut-être que.

Dans cette enquête tirée au cordeau, à l'évidence, le cœur demeure plus fort que la raison.

Comme souvent.

Pascal Marmet

1

Le style Chanel

Qu'ils soient soporifiques ou percutants, le commandant Chanel abhorrait les discours. Il préférait le murmure des aveux et le bruit intense de la respiration du présumé coupable.

Ses hommes le confirmeraient : c'était un discret, un mesuré, et l'idée de mettre en avant sa petite personne lui était insupportable. Il aimait être apprécié, mais surtout, ignoré de sa hiérarchie. On était loin du profil chien fou ou celui du shérif. Si cela ne tenait qu'à lui, il travaillerait sans lieutenant à manager, sans capitaine à dynamiser, sans objectif à fixer à une équipe, sans taux d'élucidation obligatoire, sans magistrat sur le dos et sans avoir à consigner la moindre démarche dans d'interminables procès-verbaux. Mais cela était évidemment impossible à imaginer. Ce qui lui plaisait, c'était que les mandarins du 36 lui fichaient une paix royale, qu'il détenait la plus performante équipe du service et le taux d'élucidation le plus élevé. Peut-être que cette inclinaison à l'anonymat était-elle due à sa formation de psychologue.

Ces officiers avaient été choisis parmi des sportifs de fond, des célibataires endurcis, et le plus important : des hommes. Oh ! Il ne le criait pas, mais il rebutait à travailler avec des femmes. Ce n'était pas qu'elles soient moins adaptées, non, juste qu'il préférait la compagnie masculine. Question d'habitude, et n'allez pas croire qu'il y avait un fond de misogynie dans ce choix.

Même si l'exercice de sa profession ne devait s'en tenir qu'aux faits, il ne pouvait s'empêcher de croire en secret à l'empirisme de l'intuition pour donner du sens à un acte criminel. À ce qui ne se voit pas au premier regard.

À dire vrai, sa hiérarchie se posait souvent la question du pourquoi sur son orientation dans la police.

Son pire souvenir resterait le jour où il avait reçu la médaille d'honneur de la Police nationale des mains du préfet pour une affaire de ressortissante hollandaise tuée par un faux chauffeur de taxi. Consécration dont il se serait bien passé.

Ne pouvait-on parvenir à des résultats sans avoir ces félicitations ronflantes qui ne flattent que la vanité ? pensa-t-il, ce jour-là devant le tout judiciaire qui s'était empressé de le féliciter.

Ceux qui le côtoyaient vous loueraient son incroyable puissance d'analyse ou encore que procédures et patience étaient ses armes de poing. À pas lents, ce longiligne à la tignasse ébouriffée et à la barbe drue observait, se taisait, et lorsque le doute était écarté, il appuyait froidement là où cela faisait très mal : la vérité toute nue.

Hélas, son grade de commandant et de chef de groupe « Cha » du 36 l'obligeait parfois à prendre la parole en public. Ce qu'il évitait comme la peste noire.

Sauf que cette fois, il ne pourrait esquiver une subite mise en lumière due au congé annuel du commissaire adjoint. Le chef de service l'avait invité à prendre la parole au nom du président de l'Amicale de la brigade criminelle qui était souffrant, prétextant que les hauts commandants appelés les « crayons » n'avaient pas une seconde à perdre parce qu'ils réorganisaient le planning des véhicules de service et planchaient sur une commande de matériel informatique.

Bref ! Il avait moins d'une heure pour torcher un bel exposé sur trois collaborateurs qui quittaient le 36. Et lorsque la hiérarchie conviait, on s'exécutait.

On savait ses qualités rédactionnelles, mais tous ignoraient que déclamer un texte face à un auditoire lui était chose odieuse.

Pour la rédaction de l'allocution, quinze minutes avaient suffi.

Pour la prise de parole, trois solutions s'offraient à lui : la fuite, la pendaison ou le Valium.

Cette exposition le stressait, le déconcentrait, le rongait comme de l'acide sulfurique, et il sentait déjà l'arthrose de ses cervicales se nouer un peu plus dans sa nuque. Bien évidemment, il était hors de question que l'on sache ses souffrances. Comme d'habitude, il prendrait sur lui cette pénitence parce que la faiblesse n'était pas de mise au 36.

Salle Bertillon, quinze heures, un monde fou et assourdissant avec des yeux gourmands rivés sur le très sobre buffet champêtre proposé par le traiteur Guillemard.

D'un regard, on s'appréciait, d'un signe de tête, on cherchait son clan ou on s'ignorait superbement en serrant les dents, on jouait des épaules pour se frayer un chemin ou on présentait son dos pour éviter la conversation. Ici, les inimitiés étaient aussi tenaces que l'amitié professionnelle, et comme dans tous milieux verrouillés, les luttes d'influence plongeaient parfois l'institution presque centenaire dans des méandres pas si irréprochables que ça.

Près de l'entrée de la salle, le SRPJ, au milieu, la BRB et l'identité judiciaire, de l'autre côté, la Crime, à gauche, les stups et au pied de l'estrade, les patrons, la direction, parfois des magistrats, épisodiquement le préfet, rarement un ministre, et une seule et unique visite en janvier 1984 d'un président de la République : François Mitterrand.

Comme dans une équipe sportive surentraînée, l'objectif était de marquer des points contre un adversaire invisible, et le but de ce team judiciaire était de s'investir d'une mission sacrée en barrant la route au banditisme sous toutes ses formes.

Bref ! Une salle bondée de femmes et d'hommes de bonne volonté avec un caractère bien trempé et d'une volonté à toute épreuve.

Mais nom de Dieu ! Chanel aurait préféré enjamber la Sainte Chapelle plutôt que de prendre la parole devant cette centaine de collègues. Il enrageait !

Il étouffa son irritation en se massant la nuque, et engloutit une pilule bonheur dans une gorgée d'eau. À bien y réfléchir, la poudre d'escampette et le cou brisé ne le tentaient guère.

En temps normal, on écoute avec ferveur les causeries du président de l'Amicale de la brigade criminelle, on applaudit, on boit du vin rouge à l'étiquette de l'Amicale, on grignote les chips trop salées et on se tartine une tranche de rillettes pur porc en se disant, qu'un jour, on acceptera une mutation pour ne plus jamais passer le porche du 36.

Comme d'habitude, l'assistance apprécie les allocutions aux bons mots, applaudit joyeusement par salves, avale son coup de rouge avec une tranche de pâté, et rejoint d'un pas pressé son clavier et ses envies de changer de boutique pour une vie de famille plus tranquille.

Les brigades se réunissaient salle Bertillon principalement pour se rencontrer et, accessoirement, pour saluer le départ de trois officiers. L'un muté en Guyane, un autre en Corse, et un adieu au commandant Roland qui avait fait valoir ses droits à la retraite. Un chic type. Comme au final, tous ceux qui étaient dans cette salle.

Protocole oblige, juste avant son intervention, le Chef de service prit la parole en s'éclaircissant d'une voix mal assurée :

– Chers collègues, je profite de cet instant de convivialité pour vous informer de vive voix qu'il a été décidé que l'ensemble des services du 36 quai des Orfèvres et des personnels du Tribunal de Grande Instance déménagera dans le quartier des Batignolles. Aucune date n'a été avancée. Une note de service vous parviendra en temps voulu. Merci de votre attention. Je passe la parole à François Chanel qui se fait une immense joie de remplacer, au pied levé, notre président qui, rassurez-vous, va beaucoup mieux.

Après cette annonce en forme de bombe à retardement, il y eut un silence de mort subite, comme la minute suspendue avant que la lame de la guillotine ne file à vive allure sur votre nuque.

Le malaise de quitter le 36 était palpable dans la salle tendue comme une arbalète.

Dans l'assistance, on pouvait presque entendre des dents grincer.

Mais pourquoi déplacer des services qui tournaient comme une horloge parfaite depuis presque un siècle ?

Ils savaient tous que rien n'arrêterait le rouleau compresseur de leur administration de tutelle, qu'une concertation préalable n'était pas envisageable au sein de ces corps gainés par une obligation de réserve, mais il était aussi très clair que les « Brigades spéciales » n'avaient pas le souhait de bouger.

C'est dans ce moment de mortel flottement que François Chanel prit la parole en planant et dans un style mitraillette enrayé :

– Messieurs-les-commissaires, chers collègues et amis, l'heure-est-à-la-séparation, aux-adioux-pour-certains, aux-changements-pour-d'autres. Notre-premier-départ-est-un-départ-à-la-retraite. Cher-commandant Roland, c'est-au-nom-de-l'Amicale-que-je-représente-fièrément-aujourd'hui-et-au-nom-de-tous-les-collaborateurs-de-la-brigade-criminelle, que-je-souhaiterais-vous-remettre-un-présent-qui, nous-l'espérons, contribuera-à-vous-rappeler-que-nous-avons-apprécié-de-travailler-à-vos-côtés...

Sa prose en rafale passa à la chausse-trappe, mais sans toutefois passer inaperçue.

Il avait omis de remercier le directeur de la PJ, le très souffrant président de l'Amicale, et comble de l'incorrection, il ne s'était adressé qu'aux hommes.

Les sept femmes présentes dans la salle n'existaient donc pas. Un vrai mufle doublé d'un affreux macho n'aurait pas mieux réussi l'outrage fait au sexe féminin.

Était-ce volontairement pour être rayé de la liste des orateurs futurs ou bien était-ce à mettre au crédit de l'anxiolytique ?

Avec deux gouttes de Valium inondant ses neurones, toutes réponses étaient acceptables.

Non, vraiment, il détestait les discours.

Le capitaine Devaux le rejoignit sur l'estrade avec un verre de rouge et la bouche pleine.

– On t'attend dans ton bureau. Je crois qu'on a une nouvelle affaire sur les bras. Je pars fissa sur la scène du crime.